

Au royaume des Justes

Pendant six ans, Lucienne et Georges Mitteau ont caché une fillette juive.
La médaille des Justes va leur être décernée à titre posthume



Annette pendant son séjour chez Georges et Lucienne Mitteau (Photo DR)



Lucienne Mitteau, une femme courageuse et généreuse (Photo DR)

DOMINIQUE MANENC

Je devais cela à ma mère. Ce témoignage de reconnaissance, scellant le courage et le dévouement de Lucienne Mitteau, lui sera bientôt décerné, ainsi qu'à son époux Georges, à titre posthume. Leur fils, Jackie, recevra en leur nom la médaille des Justes des mains du consul d'Israël à Marseille et du délégué de l'Institution Yad Vashem, habilitée à délivrer cette distinction aux familles catholiques ayant sauvé un ou des juifs persécutés pendant la guerre.

C'est Michel Sliutsky, président de l'Association des familles de victimes, qui avait engagé cette démarche, à la demande de Jackie Mitteau.

Ce dernier avait tout juste 5 ans lorsqu'une fillette de 1 an, Annette

Panaras, entra dans la maison familiale, route de Léognan, à Villenave-d'Ornon. Ses grands-parents, M. et M^{me} Geller, voisins des Mitteau, avaient demandé à Lucienne si elle pouvait héberger le bébé dont le père venait d'être mobilisé au moment où sa maman tombait gravement malade : « Ma mère ne savait rien refuser, elle avait un cœur d'or. Spontanément, elle a accepté de garder Annette », rapporte Jackie.

C'était en 1939. Le statut des juifs, réduisant leur liberté en public, n'avait pas encore été officialisé. Mais très vite, le danger s'est profilé et Lucienne Mitteau a dû multiplier les précautions pour limiter les risques. Même si parfois elle bravait le danger en amenant la fillette voir ses grands-parents partis habiter à Bordeaux, cours de la Somme. C'est là qu'ils vivent cloîtrés et seront arrêtés, pendant

la rafle de l'automne 42, avant d'être déportés.

LA BBC DANS LA PORCHERIE

Lucienne a inscrit Annette sous le nom de Mitteau à l'école Michélet. Toutes deux dorment dans une porcherie, sommairement aménagée derrière la maison et qui abrite un poste de radio clandestin : « Lorsqu'il venait prendre des nouvelles d'Annette, le rabbin Cohen en profitait pour aller écouter la BBC. Avec mes frères et sœurs, nous avons installé un système d'alarme — trois casseroles reliées à un fil — pour le prévenir de toute présence inopportune. Souvent, il demandait à ma mère si elle voulait continuer à cacher Annette. Audacieuse, elle a toujours dit qu'elle irait jusqu'au bout. »

Lucienne devait trembler lorsque les soldats allemands, qui effec-

tuaient des rondes en permanence dans le quartier, faisaient sauter la fillette sur leurs genoux : « Ma mère nous avait brièvement expliqué qu'il ne fallait rien dire sur l'identité d'Annette. Même si on n'imaginait pas le danger et la cause réelle de cette contrainte, nous sentions que la discrétion était de mise ». Jackie qui appelle toujours Annette « ma sœur ».

Il se souvient encore de ce jour de l'automne 45 où M. Panaras, qui avait été fait prisonnier de guerre, est revenu chercher sa fille : « Je ne comprenais pas, se roulaient sur la terre, hurlait. On aurait dû prendre le temps de nous l'enlever », relate Jackie, encore très ému. Ils se voient souvent.

Le 27 juin, Jackie, ses deux sœurs, mais aussi Annette participeront à la cérémonie qui doit se dérouler en présence du maire.